

Jacques Thévenet

*Illustrateur
et peintre
du
Morvan.*



1891 – 1989

Préface de Roger Allard

Il flâne alentour comme pour les habituer à sa présence, pour apprivoiser les génies de l'air, de la terre et de l'eau jusqu'à ce qu'entre eux et lui s'établisse un amical commerce qui, de confidences en confidences, élabore enfin la douceur habituelle de l'intimité. On y distingue l'accent de l'amour à la fois filial et fraternel pour les collines, les bouquets d'ormes et de saules, les rideaux de peupliers, les prairies coupées de haies et de fossés, les mares mélancoliquement sonores, et par-dessus tout pour ce ciel incertain, toujours parcouru de nuages et de vols d'oiseaux migrants, et dont la mobilité s'accorde si singulièrement avec la rusticité lente et sédentaire de ce Morvan aux mille plis secrets, aux routes roses qui vont se perdre aux confins du domaine de George Sand et du Grand Meaulnes, vers le Berry de songe et de sorcellerie. De nouvelles couleurs apparaissent sur ses toiles, aux bruns et aux gris délicatement nuancés, viennent se marier des rouges profonds, des bleus d'ardoise d'une exquise douceur, et surtout ces verts d'amande et d'angélique dont la fraîcheur humide et vaporeuse n'appartient qu'à lui.

C'est bien à Montquin, en effet, hameau de Dommartin, à douze kilomètres de Château-Chinon, dans cette grande maison acquise au début du XIX^e siècle par son arrière-grand-père, qu'il fallait découvrir Jacques Thévenet dans son élément, avec l'entourage sylvestre et champêtre qu'il connaît depuis toujours. À quatre-vingt-six ans, il y est aussi solidement enraciné que ces arbres contemporains qui ombragent son jardin.

Une longue façade, des allées sablées, une grande pelouse, un vieux puits dispensateur d'eau fraîche près duquel, sur une table de fer, l'apéritif est préparé. Le cercle de famille m'accueille avec autant de simplicité que de gentillesse : la fille et le gendre du peintre, ses deux petits-enfants, et même un petit Antoine de trois ans, son arrière-petit-fils.



Montquin, hameau de Dommartin (Nièvre).

« J'ai eu la joie, nous dit Jacques Thévenet, de le présenter au portrait, que vous verrez tout à l'heure, de mon arrière-grand-père. Par l'image ou la présence, sept générations peuvent à présent être réunies dans la vieille maison ».

Les origines de notre hôte remontent très loin. En 1601, un messire Jacques Thévenet était prier et curé de la paroisse de Montambert, proche de Cercy-la-Tour, foyer de son ascendance paternelle. L'arrière-grand-père était avoué à Château-Chinon, le père avocat à la Cour d'Appel de Paris. Lui-même, seul fils (il avait trois sœurs) semblait destiné à continuer cette lignée de gens de robe. Il nous conte comment il en fut autrement.

L'éveil d'une vocation

« C'est déjà une très longue existence que la mienne, dit-il, qui, je le constate sans excessive allégresse, a commencé sous Jules Grévy et se poursuit sous Giscard d'Estaing. Je suis né à Montquin, à la fin des vacances, ce qui explique sans doute ma nature volontiers encline à la nonchalance. Très tôt, beaucoup trop, j'ai perdu ma mère, mais je fus entouré d'affection par tous les miens, et j'eus une enfance heureuse. Tout jeune, j'appris à lire, mais les

images m'attiraient bien davantage que les textes. Mes études classiques, sans grand éclat, me menèrent cependant au baccalauréat. Comme l'on souhaitait me voir suivre la tradition familiale, je pris une inscription à l'École de Droit. Pour m'y rendre, je passais par la rue du Dragon, où se trouvait l'Académie de Peinture Julian. J'y entrai un jour par curiosité, j'y revins de plus en plus assidûment : l'enseignement qu'on y donnait était bien plus passionnant que l'étude des pandectes ou du droit contemporain !

Arriva l'âge de la conscription. C'était en 1912. Étudiant, même quelque peu fantaisiste, j'aurais pu obtenir un sursis, mais je préfèrai me débarrasser de ces deux années de service militaire. On me les fit accomplir à Nancy, au XX^e de Corps, « la division de fer ». Et, soudain, ce fut la guerre... Croyant partir pour deux ans, je restai sept ans sous l'uniforme. Deux blessures, une médaille et un petit galon d'or furent mon lot. L'armistice arriva alors que j'étais en convalescence. Claudiquant, appuyé sur une canne, j'assistai au bras de mon père à l'allégresse du 11 novembre 1918. Rêvant toujours de me voir lui succéder, mon père me demanda de terminer mes études de droit. Mais le jeune ancien combattant que j'étais devenu, mûri par sept années d'épreuves et persuadé que sa vocation était ailleurs, lui opposa un refus respectueux, mais formel. Comprenant que ma détermination de me consacrer à la peinture était bien autre chose qu'un caprice de jeu-

nesse, il s'inclina, non sans me mettre en garde contre les difficultés et les risques qui m'attendaient ».

Les débuts et les succès

« Le départ, certes, ne fut pas toujours facile. Il m'arriva bien des fois de douter de la justesse du choix que j'avais fait. C'est alors que j'eus la bonne fortune de rencontrer Marcel Mathelin, décorateur-ensemblier, homme dynamique et cultivé, qui me prodigua ses plus optimistes encouragements, allant même jusqu'à m'associer à ses affaires. Mais c'est en m'accordant la main de sa fille, Paule, qu'il me procura la plus grande chance de ma vie : durant quarante ans, j'eus à mes côtés l'épouse dont la compréhension, la confiance, le courage, m'auront parfois retenu de sombrer ».

Les débuts se révélèrent cependant vite prometteurs. Dès 1921, on commence à voir des aquarelles, des gouaches et des peintures de Jacques Thévenet au Salon d'Automne, dont il devient sociétaire, à ceux des Indépendants et des Tuileries. Les critiques le remarquent.

« Avant de mourir, dit-il, mon père, que

mon refus avait déçu et attristé, eut une grande joie : abonné au « Temps », il lut un jour, dans ce grave journal, sous la signature d'un critique éminent, une approbation flatteuse d'une de mes expositions, et fut alors convaincu que la peinture pouvait être un métier, non un passe-temps ».

Ce père disparut trop tôt pour suivre la progression d'une carrière particulièrement active : expositions à Berlin, Le Caire, Tokyo, Tananarive, Londres, La Haye, etc. Des musées de Paris, Le Havre, Belfort, Toulouse, Reims, d'autres encore, ont accueilli ses œuvres. À celui de Château-Chinon, une salle lui est réservée. Tour à tour, les principales galeries parisiennes l'ont sollicité : Granoff, Charpentier, Pétridès, et, depuis six ans, il a sa place réservée, chaque printemps des années paires, à la Galerie des Orfèvres.

L'amitié des grands écrivains

Une notable partie de votre œuvre a été consacrée à l'illustration des ouvrages de

grands écrivains de notre temps. Comment y avez-vous été amené ?

« Marcel Mathelin m'avait fait connaître Roger Allard, délicat poète et critique d'art, qui dirigeait chez Gallimard l'édition d'ouvrages de luxe. Grâce à lui, j'eus l'occasion d'approcher des auteurs comme Saint-Exupéry, Jules Romains, J. de Lacretelle, Roger Martin-du-Gard, Léon-Paul Fargue, Claudel, André Gide, etc. Un jour, je fus pressenti pour illustrer de soixante aquarelles le maître-ouvrage de Roger Martin-du-Gard, « Les Thibault ». J'hésitai, sachant combien cet écrivain redoutait toute interprétation de ses personnages. Lui ayant exposé que, selon moi, l'illustration devait rester en marge du texte, comme un hors-d'œuvre discret, cependant étroitement accordé au sujet, il me fit confiance.

Je devais, par la suite, être choisi pour illustrer notamment le « Bernard Quesnay » d'André Maurois, « Un de Baumugnes » et « Colline » de Giono, qui vint passer une semaine à Montquin, ainsi d'ailleurs que Claudel, dont j'avais fait le portrait. Également « Manon des Sources » de Pagnol, la couverture du « Grand Meaulnes » d'Alain Fournier, pour une réédition dans le Livre de Poche, « Bella Vista » de Colette, que je connus à la fin de sa vie, « L'Histoire contemporaine » d'Anatole France, « L'Immoraliste » de Gide. Et puis, dans notre Morvan, « Le Journal » de Jules Renard, « Dormir aux Granges » du délicieux écrivain nivernais André Tamineau, et l'un des ouvrages de Joseph Pasquet, historien incomparable de notre terroir ».

L'intermède marseillais

Cependant l'évolution du goût et les tendances nouvelles en peinture déconcertaient parfois cet artiste qui n'était pourtant pas englué dans un conformisme étroit. Souhaitant prendre ses distances avec un milieu où il se sentait en désaccord, il fixa son choix sur Marseille. Certains exposants de ses œuvres l'incitaient d'ailleurs à aborder d'autres horizons. Et puis, il y avait la guerre, l'occupation de sa maison de Montquin, et de son atelier parisien...

Jacques Thévenet, d'après les confidences de Claude Migeon.

Distingué et raffiné, Jacques Thévenet fit dans sa jeunesse du théâtre à Marseille. Il semble en avoir conservé un art de conter et de raconter, peut-être entretenu par sa passion de grand lecteur et son esprit rapin.

Aux dires de ses confrères peintres, il maîtrisait un réel savoir-faire ainsi que ce que l'on nommait dans ces années un faire-savoir dont l'entregent qu'il possédait permettait le développement. Peut-être de nos jours serait-il devenu « médiatique » !

Il n'en restait pas moins un homme réservé qui, bien qu'habitant Paris et proche voisin d'un autre peintre du Groupe de Nevers, Pierre Peltier, ne le fréquenta jamais intimement. Un restaurant grec du Marais lui réserva longtemps sa table tous les soirs. L'heure venue, le patron raccompagnait Jacques Thévenet à son atelier.

Il accepta l'opportune proposition d'un ami qui mettait à sa disposition son bateau ancré au Vieux-Port. Jacques Thévenet avait dessein de n'user de cette hospitalité que le temps de faire une série de gouaches, et se mit au travail, attiré moins par les aspects traditionnels et les sujets trop rebattus que par le pittoresque des vieux quartiers, le charme de la campagne d'Aix, la Sainte-Baume, le Garlaban. Mais, parti pour quelques semaines, il allait se fixer pour dix ans à Marseille !

Outre l'enrichissement qu'elle vous a apporté, la fréquentation de tant de grands écrivains a dû, quelquefois, être assez pittoresque ?

« Vous voulez une anecdote ? En voici une. Les « Bibliophiles d'Amérique Latine » m'avaient demandé l'illustration de « Un de Baumugnes » de Giono. Une société marseillaise me proposa ensuite d'illustrer de lithographies son « Colline ». Entre Giono et moi, les atomes crochus s'étaient vite accrochés, le tutoiement avait été rapide. Je rétorquai que si je connaissais un peu Marseille et ses approches, j'ignorais la Haute-Provence. « Le plus simple, dit Giono, est d'aller la voir ensemble ».



Illustration tirée du livre de Jean Giono, « Jean Le Bleu »



Moulins-Engilbert

Pour mes déplacements, j'avais fait l'acquisition d'une grosse moto. « Je vois un siège à l'arrière de ce monstre, poursuivit-il, peut-on s'y asseoir ? ». On pouvait. Alors, nous sommes partis pour une randonnée inoubliable de plusieurs jours, une escapade de collégiens, dans cette région qu'il connaissait si bien, dont il me fit goûter tous les attraits, et d'où je rapportai une quantité de croquis sur le vif.

À cette époque, des amis m'avaient incité à faire une exposition à Marseille. Je n'étais pas très enthousiaste, mais Giono m'avait alléché : « Je ferai une causerie sur toi au vernissage ». Un autre ami, le musicien Arthur Honegger, m'avait écrit : « Je viendrai avec mon épouse (qui était excellente pianiste) et nous jouerons quelque chose ». Devant l'assistance assez nombreuse au vernissage, Giono commença ainsi, avec son

mon séjour au Vieux-Port, fut une des causes principales du prolongement de mon séjour à Marseille ».

Fidélité au Morvan

– Voici une interview bien désordonnée, dis-je : vous m'avez aussi emmené sur le tan-sad de votre moto, et nous avons vagabondé dans vos souvenirs, sans souci de chronologie.

« Comment en pourrait-il être autrement quand soixante années de peinture font surface ? Ce n'est que le survol d'une existence, et d'une carrière tout entière conditionnée par l'amour d'un pays et l'amour d'un métier ».

– Je sais quels liens vous attachent à l'un et à l'autre. Si, dès sa fondation, l'Académie du Morvan vous a choisi pour être l'un de ses vice-présidents, c'est que, toujours, comme l'a écrit Roger Allard, vous avez su, par votre œuvre picturale, « rendre



Illustration tirée du livre de Jean Giono, "Jean Le Bleu"

au Morvan le plus tendre et le plus somptueux hommage ».

« Durant huit mois sur douze, j'habite à Paris un atelier en terrasse sur le boulevard Saint-Michel et le Jardin du Luxembourg, et si j'ai pu être inspiré par la Provence ou la Bretagne, l'Italie, le Maroc ou l'Espagne, je n'ai jamais manqué, un seul été, de revenir à Montquin, impatient, comme un collégien au seuil des vacances, de retrouver le cadre de son enfance heureuse, le granit et la forêt morvandelle. Comme François Mauriac a chanté sa « Chanson de Malagar », j'ai essayé d'exprimer, dans mon registre et sur un autre clavier, ma tendresse filiale pour ces horizons ».

- Votre optique et votre éthique de l'art ?

« J'ai horreur de pontifier, mais l'expérience m'a apporté quelques certitudes. Toute forme d'art est bonne, qui éveille une émotion. Traditionnel ou révolutionnaire, l'art exige a priori la qualité. La science du dessin, la technique, la mise en valeur, cela s'apprend, et s'ajoute à ce qui est inné, le goût et la sensibilité ».

- Le paysage entre pour une part importante dans votre œuvre. De mauvaises langues prétendent que les paysagistes vivent plus vieux parce qu'ils travaillent en plein air, mais qu'ils ne sont pas très intelligents.

« On dit la même chose des ténors, mais il ne faut pas généraliser ! Et puis, est-on intelligent vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?... Le paysage ? Pour donner une image de notre monde à trois dimensions, le sculpteur est plus favorisé que le peintre qui ne dispose que d'une surface plane sur quoi il doit exprimer le relief et la profondeur. Peut-être la photo a-t-elle, dans une certaine mesure, affranchi le peintre du souci de la ressemblance extérieure ? Il doit donc voir autre chose que le « motif », ce maître-mot de Cézanne. Plus exactement, le motif lui est prétexte à traduire une vérité cachée à qui regarde les choses d'un œil négligent. La peinture est une interprétation de la nature, pas son imitation. Je suis de ceux qui ne peignent, ne dessinent pas uniquement « d'après nature », bien que, la plupart du temps, je me sente plus à l'aise en présence du motif. Un paysage peut fort bien être traité à l'atelier, à l'aide d'une bonne mémoire visuelle, de croquis faits sur place, et de divers documents ».

- Et le portrait ?

« Vous voulez dire la ressemblance ?



Albert Jaillet en Galvacher. Photo Michel Hortigue avec l'aimable autorisation de l'Académie du Morvan

Vous connaissez la réponse de Valéry à Marcel Schwob qui, devant un portrait de Descartes par Franz Hals, au Louvre, disait : « - Il est ressemblant. - À qui ? » demanda Valéry. C'est qu'un modèle n'apporte au peintre que l'apparence de son visage, qui est souvent un masque. L'artiste doit découvrir le visage du réel, sa véritable expression, son caractère. Ce n'est pas toujours facile.

Une philosophie de la vie.

- Si j'étais portraitiste, dis-je, et que j'eusse à faire votre portrait, je peindrais celui

d'un homme heureux, et ce n'est pas une apparence : cela se voit et se sent.

« Que je sois, en effet, un homme heureux ne signifie pas que je sois toujours de bonne humeur ! J'ai quelquefois des irritations et des révoltes ».

- Par exemple ?

« Par exemple, je m'insurge devant l'importance que, trop souvent, on accorde à certaines formes d'art les plus sophistiquées et les plus capiteuses. Il faut chanter la beauté, non la travestir ».

À propos de chanson, je sais qu'entre amis vous ne vous faites point prier, quelquefois. Il me souvient de vous avoir entendu chanter, et fort joliment, en notre patois morvandiau, ces « Pieumes de beu » (Plumes

de bœuf) qui content les inquiétudes d'un brave garçon doté d'une épouse trop jolie, et dont il craint qu'elle lui plante des « pieux de beu » sous son chapeau.

« Il faut bien rire un peu, à l'occasion !... Au fond, je suis un fantaisiste, je l'ai toujours été. Je pense, encore aujourd'hui, être en marge d'une société organisée, je m'imagine difficilement avoir ce qu'on appelle un métier sérieux, soumis aux impératifs d'une tâche imposée et aux contraintes d'un horaire. J'ai encore des joies et des enthousiasmes de jeune homme. Pour rester jeune, il faut l'avoir été ».

Cette jeunesse de l'esprit et du cœur, ce dynamisme que les ans n'émoussent pas, se reflètent tout naturellement dans l'œuvre de Jacques Thévenet. Le jeune patriarche de Montquin n'a pas encore commencé de vieillir.

Marcel BARBOTTE

Extraits d'une entrevue « Vivre en Bourgogne », 1978.



Le jardin de Montquin - Photo Michelle Pérault.

Biographie

C'est dans le tourbillon séduisant du Fauvisme et des ballets russes que Jacques Thévenet entre à l'académie Julian, rue du Dragon. Mais très vite la guerre va interrompre cette vocation naissante, sans toutefois l'éteindre puisque celle-ci terminée, il est engagé dans l'atelier de Marcel Mathelin, décorateur et ensemblier à la mode, chez lequel il réalise de nombreux projets de costumes et de décors. En 1920, il épouse sa fille aînée, et s'installe dans l'immeuble de sa belle-famille. Il noue bientôt des relations avec poètes, peintres, critiques, comme Roger Allard, Conrad Kickert, Yves Alix, et Dunoyer de Segonzac, avec qui il restera très proche toute sa vie durant. L'année 1922 marque ses débuts véritables avec sa première participation au Salon des Indépendants aux côtés notamment de Paul Signac et de Maximilien Luce. Dès lors, il est admis au sein de cénacles où se réunissent peintres, poètes, écrivains, musiciens, gens de théâtre et de cinéma. Il y fait notamment la rencontre d'Abel Gance avec lequel il collabore aux essais sur la couleur et les travaux de montage du film « La roue ». Il participe au pittoresque « Salon des échanges » à la galerie de la Licorne. En 1923, il expose à la galerie Bernheim-jeune avec Pierre Bompard, Laboureur, Amédée de la Patellière, Dignimont et Villeboeuf. La galerie Berthe Weill accueille sa première exposition personnelle, préfacée par Roger Allard. Jacques Thévenet réalise de nombreux séjours dans la vallée de la Seine et au bord de l'Oise, à Poissy, Vernouillet, Chaponval, Champagne-sur-Oise. Roger Allard qui dirige la galerie de l'Étoile lui consacre une exposition personnelle suivie d'une autre en compagnie de Yves et Charlotte Alix. Francis Carco qui s'intéresse à sa peinture décide d'écrire la préface de son exposition à la galerie « d'Art contemporain » boulevard Raspail. Après Paris, c'est le grand saut à travers l'Atlantique qui le mène jusqu'à New-York où il expose chez Seligman. En 1928, Katia Granoff lui propose une exposition à Paris aux « Quatre salons ». Jacques Thévenet fait ses débuts dans l'illustration de livres avec la création de lithographies pour le « Bernard Quesnay » d'André Maurois (N.R.F.). Le musée du Luxembourg acquiert une de ses peintures. Il illustre « Un de Baumugnes » de Jean Giono, avec qui il part en voyage à Manosque. 1932 est l'année du retour à Marseille, où il redécouvre le vieux port, période importante puisqu'il y noue une amitié sincère avec Jean Giono, qui le présentera à Marcel Pagnol, au groupe du « Rideau gris » et du

« Radeau » : Ducreux, Roussin, Georges Wackevitch. En 1933-35, il illustre de lithographies « Regain » de Jean Giono.

Une longue convalescence qui l'oblige à séjourner au pied du Mont-Blanc, lui suggère l'illustration des événements de la guerre d'Espagne, les « images de guerres ». 1937-38 sont les années du retour à Paris célébrées par deux expositions successives à la Galerie Pétridès. Paul Claudel lui rend visite dans son atelier de Montquin, où son admiration le décidera à lui ouvrir les portes de son appartement à Paris en vue d'une exposition personnelle en 1940, annoncée par un important article dans le Figaro. De retour, dans son atelier du vieux port à Marseille, il reçoit un grand nombre de peintres, écrivains et gens illustres : Paul Signac, le prince Pierre de Monaco, Maurice Chevalier, Philippe de Rothschild, et André Gide. En 1944-45, il expose à la Galerie Jacques Dubourg. Louise de Vilmorin préface son exposition personnelle en 1946 à la galerie Charpentier. Il exécute soixante aquarelles et huit dessins pour les « Thibault » de Roger Martin du Gard. En 1939, il illustre de lithographies « Bella Vista » de Colette. À partir de 1940, Othon Friesz réunira chez lui artistes et intellectuels, où Jacques Thévenet rencontrera H. de Waroquier, Heuzé, Valdo Barbey, Raymond Subes. André Gide lui demande en 1948, d'illustrer son roman « l'Immoraliste ». En 1951, il expose à nouveau à la galerie Charpentier. Il réalise, à la demande de M. Schneider, la décoration murale de son bureau autour du thème du Creusot. Il commence une série de portraits de ses amis, « Arthur Rubinstein au piano », « Jean Giono à sa table de travail ». Il réalise les illustrations de « Manon des sources » de Marcel Pagnol. En avril 1954, la galerie Pétridès l'accueille à nouveau pour une exposition d'œuvres récentes. Il dessine une série de portraits de Paul Claudel lors de la répétition de la pièce « L'annonce faite à Marie » jouée à la Comédie-Française. Il réalise des aquarelles pour « Provence » et « Jean le bleu » de Jean Giono. Jacques Thévenet entreprend un grand voyage en Italie où il séjourne à Rome, Orvieto, Assise, Arezzo et Florence. Puis, l'Espagne avec Tolède, Grenade.

En 1975, il réalise un portrait de Saint-Exupéry pour illustrer le dictionnaire Larousse. Sa réputation est désormais consacrée.

Avec l'aimable autorisation de MM. Millon et Robert, commissaires-priseurs à Paris.